

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE

Revue Critique et Littéraire.

DES HOMMES ET DES CHOSSES.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

VOL. 5.

QUEBEC, 18 MAI, 1844,

No. 21.

Mélanges Littéraires.

LE PONT DES FIANCÉS.

HISTOIRE GÉNOISE.

(Imitation de Felice Romani.)

I

C'était par une de ces radieuses matinées du mois de Juin, où la terre italique semble comme illuminée des splendeurs du ciel. A peine l'astre du jour quittait, à l'orient, sa couche étincelante pour verser sur les riants horizons de la Ligurie ses flots de pourpre et d'or, que déjà reposé par toute une nuit de rêves aussi doux que les brises de ce pays, aussi parfumés que ses rivages, aussi caressants que ses belles et harmonieuses filles, je descendais à la hâte de ma chambre, pour jouir, sur la terrasse de l'auberge champêtre, de la fraîcheur du matin et du délicieux panorama étendu sous mes yeux.

— Serviteur monsieur, avez-vous bien reposé ? me dit, aussitôt qu'il me vit paraître, le maître de l'auberge, encore coiffé du bonnet de coton, et occupé sur la terrasse à soutenir par des liens des plantes grimpantes qui tapissaient le mur, et que le *maestro* (mistral) de la nuit avait violemment tourmentées.

— Je suis très bien, lui répondis-je ; et à présent je vais courir la campagne au-delà de ce pont que l'on voit à une petite distance.

— Ah le pont des fiancés... — Monsieur veut-il prendre le café ?... Pour vous amuser je vous conterai une histoire qui a justement rapport à ce pont.

J'acceptai la proposition de prendre le café noir ; je m'assis près de l'aubergiste, et le pressai de commencer son récit.

II.

« Lorenzo était sans contredit le plus beau jeune homme de tous nos alentours,

le plus spirituel et le plus aimable qu'ent jamais produit *Fontanubona* (1); — Ni plus adroit que lui au tir de l'arquebuse, nul plus svelte dans les danses du dimanche, à la soirée, sur la grande place, au son de la cornemuse. Et puis, il n'était pas trop mal partagé du côté des biens de la fortune : cette habitation que vous voyez là dans le fond, sur le penchant de la montagne, lui appartenait : ce jardin était le sien ; il possédait ce bois de châtaigniers qui ombrage la rive gauche du torrent ; en somme, il réunissait toutes les conditions possibles de félicité, et cependant il devint le plus heureux des hommes. — Il se prit de bel amour pour une jeune fille que je vais vous faire connaître, et, depuis lors, il n'y eut plus de paix pour lui. Agatina était une pauvre pastourelle, fille d'un berger aux gages d'un riche propriétaire de *Lavagna*, mais belle par-dessus toute créature, blanche comme le lait des Alpes, fraîche comme l'églantine éclose sur la haie des côteaux. — Hélas ! les grâces extérieures sans les qualités de l'âme, sont un funeste avantage pour qui les possède, funeste à qui se passionne pour elles. Rien de moins en harmonie avec la délicieuse figure d'Agatina que son cœur : capricieuse comme la plus frivole et la plus vaine citadine, elle ne rêvait que chimères et ne soupirait qu'après une fortune meilleure. Son unique étude consistait à se vêtir et à s'arranger mieux que ne le comportait son état ; elle passait les jours à semer des fleurs dans ses cheveux noirs comme l'ébène, à se mirer dans la fontaine ; elle s'asseyait sur les gazons, au bord du chemin, pour entendre les éloges des passants ; elle chantait les refrains que sa mémoire lui inspirait, parce qu'elle savait combien douce était sa voix, et voyait tous les fermiers s'arrêter pour en recueillir les accents. Plus que tout autre, Lorenzo, fut enivré de ses charmes, enchaîné par ces séductions ; nuit et jour il rôdait autour de la chaumière de la jeune fille, la suivait sur la montagne, à travers les touffus châtaigniers, sur le bord du limpide ruisseau ; il jetait des guirlandes de fleurs partout où elle venait s'asseoir, à l'ombre des ormeaux, au plus fort de la chaleur du jour. Quelque fois il accompagnait sur le chalumeau ses rustiques chansons ; d'autres fois il se plaisait à rassembler ses brebis débandées ; chaque jour il déposait vers la fontaine où elle aimait à se désaltérer, un panier des fruits les mieux choisis de la saison.

“ Agatina, se voyant l'objet de tant d'égards et de sollicitude de la part de Lorenzo, commença à faire attention au beau jeune homme. Sachant que toutes les paysannes du voisinage lui enviaient l'amour et les hommages de Renzo, elle comprit vite qu'une telle chance de bonheur ne devait pas être dédaignée, elle se mit à caresser le jeune amant. Dès lors, Renzo fut sous l'empire d'un enchantement.

“ Oh ! le beau couple ! disions-nous, nous tous, ses compatriotes et ses amis, en les voyant se promener ensemble au milieu des champs, ensemble assister à la messe paroissiale, ensemble se rendre aux marchés des villages voisins ; oh ! le beau couple que celui-là ! oh ! trois fois douce et fortunée la vie que Dieu leur garde !” Mais ainsi ne parlait pas la vieille Prassede.

“— Quelle était cette vieille Prassede ? dis-je brusquement au débonnaire bergiste ?

La propre mère de Renzo. Elle venait chaque jour dans la petite chapelle que vous apercevez d'ici, au milieu du pont jeté sur le torrent, et puis, ses prières faites, elle s'accroupissait sur le seuil et y demeurait jusqu'à la nuit, priant, filant, pleurant, demandant l'annône à chaque passant pour l'âme du pauvre Lorenzo, son fils unique. Souvent l'étranger, touché de ses larmes, l'interrogeait sur les chagrins qui les faisaient couler, et elle en faisait le triste récit. A cette heure, depuis quelques semaines, ses gémissements ne s'unissent plus aux voix du torrent.

(1) Fertile vallée du pays génois, au nord, dans les montagnes, composée d'environ 20 villages ; c'est là que se trouvent les plus robustes et les plus vifs montagnards de toute la Ligurie.

parce que, tombé malade, elle fut recueillie par le bon pasteur de la paroisse, qui l'a confiée aux soins de personnes charitables et pieuses. — Mais je reviens à l'histoire du pauvre Renzo, sur laquelle votre question m'a forcé à anticiper.

— Ainsi donc ne parlait point la vieille Prassède, qui, même alors, voyait plus loin que les autres. — Pauvre enfant ! s'écriait-elle chaque jour qu'on la félicitait du bonheur de Lorenzo, je donnerais ma vie pour qu'il fût épris d'un autre cœur. Et quand moi-même ; qui vous parle, je lui disais : — Et ces noces, se feront-elles bientôt ? — Compère Giulio, elles se feront quand il plaira à Dieu, me répondait-elle en soupirant. — Oh ! l'âme d'une mère a des pressentiments qui n'appartiennent qu'à elle seule ; elle a des accents mystérieux qui lui prédisent de même que l'atmosphère offre aux animaux des signes de tempête inconnus aux hommes."

III

Maître Giulio interrompit un instant son récit pour essuyer les pleurs qui ruisselaient sur ses joues ; et je me taisais, touché de sa manière franche et vive de conter. — C'était le cœur qui parlait en lui, et la véritable éloquence vient de ce sanctuaire de tout sentiment généreux. Enfin il reprit le cours de ses idées, en me disant : — Pardonnez ; mon émotion ne se justifiera que trop, par ce que vous allez entendre.

— Le jour du mariage des deux amants était fixé, et déjà le pasteur l'avait annoncé à l'autel, quand arriva dans le village un neveu du riche propriétaire de Lavagna, qui après la mort de son oncle survenue tout-à-coup, venait prendre possession des biens qui lui tombaient en héritage. Parmi les fermiers de ces domaines (et il y en avait dans toute la vallée) accourus pour rendre honneur au nouveau maître, se trouva aussi le pauvre père, père d'Agatina, qui amena sa fille avec lui. Agatina, comme je vous l'ai déjà dite, avait reçu de la nature une éclatante beauté ; mais plus merveilleusement belle encore elle paraissait en ce jour, vêtue de ses plus jolis habits de fête, avec la chaîne d'or, présent de Renzo, qui pendait à son cou, avec ces aiguilles et aigrettes d'argent (1) qui retenaient sa brune chevelure. — Toute de grâces, cette fraîcheur, ce sourire, ces yeux, ce visage, cette taille svelte et fine, cette *disinvoltura*, captivèrent le jeune propriétaire. Il ne put se détacher de la séduisante pastourelle, il inventait moyens, prétextes sur prétextes, pour l'avoir toujours à ses côtés ; il se faisait apporter par la délicieuse villageoise le lait pour le déjeuner, le beurre pour le dîner, la crème pour le goûté, et cela chaque jour. Accoutumé à vivre dans les villes, il n'ignorait aucun des artifices propres à flatter les jeunes filles ; mais la pudeur, l'adresse d'Agatina surpassaient encore le savoir-faire du citadin en ce genre. Elle se montrait vis-à-vis de lui respectueuse, mais pudique ; elle affectait une modestie qui désespérait l'ardent propriétaire ; à chaque protestation d'amour, elle répondait timide, et rougissante : — La pauvre Agatina n'est pas digne de votre tendresse. Le jeune homme se consumait d'amour ; il aurait donné un trésor pour vaincre enfin la résistance de la bergère, et quand il eut appris que son mariage avec Lorenzo était conclu, il faillit mourir de douleur.

— Mais aimes-tu donc ce Renzo ? lui dit-il un jour ; l'aimes-tu au point de ne tenir nul compte du chagrin de ton maître ? — Il est mon fiancé, répondait Agatina en baissant les yeux ; je ne dois aimer que mon fiancé. — Et si je t'épousais, Agatina, oublierais-tu ton Renzo ? — Vous, m'épouser, Monsieur !... Cela est impossible ; vous êtes trop riche pour moi ; je suis, moi, trop pauvre pour vous.... — Et cela disant, elle s'éloignait de lui en soupirant.

(1) Sortes de longues aiguilles d'argent, d'un usage populaire à Gènes et dans toute la Ligurie. Ces aiguilles sont d'un travail merveilleux ; au haut de la tête, elles ont un parrot, une rose fleur épanouie, tressée et ciselée sur filigrane, en ayant fin. Cette parure est délicieuse.

“ Ces réponses ne firent qu'enflammer de plus en plus l'amour du citadin, et repoussant toute considération de condition et de fortune, il résolut positivement de l'épouser. ”

— Et Lorenzo ? dis-je en interrompant mon historien.

IV.

— Renzo ignorait ces manœuvres. Il était parti pour Gênes, où un meunier son voisin lui avait intenté un procès pour l'eau d'un ruisseau qu'il prétendait lui appartenir. — Les procès entre voisins, dans nos contrées particulièrement, sont obstinés et furieux plus que ne le comporte leur objet, en sorte qu'un bon mois s'écoula avant que les parties ne vissent à accommodement. A peine la réconciliation signée, Lorenzo revint au village. Il avait écrit à Agatina et à Prassède le jour et l'heure de son arrivée. — Elle viendra à ma rencontre, se disait-il avec jubilation ; et il dévorait la route, et chaque objet qu'il apercevait de loin lui semblait être son Agatina, lui paraissait être elle-même qui, impatiente et fidèle, lui tendait les bras. Parvenu au sommet de la montagne d'où l'on découvre le village, il vit le lieu désert, et s'arrêta agité d'un triste pressentiment. Alors le soleil se couchait, et la soirée qui lui succédait était obscure et nuageuse : on eût cru que le ciel voulait lui donner l'avis de quelque malheur. Une femme seule se dirigeait vers la cime où Renzo était assis, le front appuyé sur les mains, crucifié de pensées qu'il ne savait pas définir. — Cette femme, c'était Prassède.

— Comment ! toute toute seule, ma mère ! et Agatina ? Agatina ?... — Elle est retenue ailleurs, répondit la bonne mère d'une voix tremblante... — Ailleurs ! comment ? par qui ? — Et il se levait avec agitation et surprise. La pauvre Prassède lui jetait les bras autour du cou et sanglotait. — Calme-toi, cher enfant, c'était la volonté du ciel que ces noces n'eussent jamais lieu. — Dieu ! cria Lorenzo ; mon Dieu ! elle est peut-être morte ! — Morte... oui, morte pour toi. — En ce moment une décharge d'arquebuses partit du village, de brillantes fusées sillonnèrent les nuages, la lumière d'un feu de joie éclaira la grande place de l'église, occupée par la foule ; on entendit l'éclat des pétards, et les échos de la vallée ne répétèrent que des cris et des acclamations de joie — C'est un mariage que l'on fête ? demanda Renzo d'une voix suffoquée... Et Agatina ?... — Elle s'unit demain à l'héritier de son maître, balbutia la Prassède en pressant son fils sur son sein. Celui-ci tomba comme frappé d'un coup de foudre. — Mort ? dis-je aussitôt. — Non, reprit l'aubergiste, la douleur ne tue pas.

La fin au prochain numéro.

LE FANTASQUE.

SAMEDI, 18 MAI, 1844.

COMMENT ON GOUVERNAIT AUTREFOIS

ET

COMMENT ON GOUVERNE AUJOURD'HUI.

SCÈNE PERPETUELLE.

Le Gouverneur-général est aujourd'hui rendu le premier à la salle du Conseil.

Il est assis sur son fauteuil ; une jambe est passée sur l'autre ; au bout de cette jambe est un pied qui se balance de haut en bas et s'agit, rapidement, de gauche à droite, image sûre et fidèle de l'agitation et de l'incertitude qui règnent dans l'esprit de son maître. Il y a près de lui des lettres fraîchement ouvertes, il les regarde puis jette les yeux avec une certaine impatience vers la porte qui ne s'ouvre pas. Quand on est seul ce qu'on a de mieux à faire est de se parler à soi-même ; on a toujours raison et l'on ne craint pas les indiscretions, à moins que les murs n'aient des oreilles, ce qui arrive souvent dans les maisons habitées par les grands.

Son Excellence, se parlant à elle-même. — Ah ça ! voilà qui est singulier, quand il y a beaucoup d'ouvrage sérieux à faire, personne ne vient ; lorsqu'il s'agit d'obtenir des faveurs pour ses amis, oh ! alors c'est différent ; c'est à qui sera le premier rendu ; on se presse ; on s'arrache la porte ; on se casse le cou ! (*Son Excellence rit en grimaçant.*) J'ai hâte d'entendre leurs raisons et leurs moyens de nous tirer d'affaire. Je sais que la chose serait facile ; car ces bons canadiens sont toujours prêts à chanter la plus grande gloire du souverain qui leur avait donné un violent coup de poing, leur donne après cela sa main à baiser, témoin mon prédécesseur Bagot qui monta au ciel sur un nuage de *te deum* pour avoir donné petite justice à ces mêmes canadiens qui me vouent à l'exécration universelle moi qui, comme l'autre, ne fais qu'exécuter les ordres secrets que je reçois de mes supérieurs auxquels je suis responsable, quoi qu'en puissent dire tous ceux qui jacosent à tort et travers sur le système constitutionnel. Dieu ! si le pays savait qu'avec les meilleures intentions je ne puis aller contre les idées crochues de ce fou de Stanley qui ne rêve que diplomatie, que tromperie, que coups d'état et qui croit qu'on peut amuser les colons pendant un tems indéfini en leur accordant un an des concessions qu'on essaie de leur retirer une autre année, qu'on discute pendant douze nouveaux mois, qu'on essaie d'accorder encore plus tard ! Quant à moi je lui ai déjà dit qu'il faut beaucoup de prudence dans ce jeu-là et que les colons, surtout les canadiens-anglais sont désaffectionnés au dernier point et qu'ils ne demandent qu'une occasion sûre pour se jeter entre les bras des américains. Les canadiens-français, eux, sont loyaux dans toute la force du terme, ils sont attachés à la mère-patrie comme le sont dit-on ces femmes qui aiment leurs maris en proportion des mauvais traitements que ceux-ci leur font éprouver ; mais voici mes gens. Chose singulière, Dalry qui a le pied bon mais qui n'a pas le sou vaillant est arrivé en voiture, et Mr. Viger qui a deux fois son âge et cent mille fois sa fortune est venu simplement à pied. Philosophie des ridicules, ridicule de la philosophie ! Voilà de ces choses qui pourraient inspirer mille réflexions, mais je n'ai pas le tems aujourd'hui.

La porte s'ouvre, on voit paraître un nez, puis, quelques minutes après, son propriétaire ; tandis qu'il entre en saluant à la façon des marquis de Louis XIV, ou plutôt des marquis de Molière, un homme se glisse dans la salle en furet, va se mettre à sa place comme un écolier en faute ; c'est maître Dominique, il sent qu'il a commis une gaucherie en se laissant devancer par son Excellence ; mais il ne s'en excuse point, de peur de la faire mieux remarquer ; avis aux courtisans et aux politiques.

Le Vénérable. — Comme votre Excellence, César arrivait toujours de premier en la salle du conseil, vous lui ressemblez par la vertu sans lui ressembler par l'ambition.

Son Excellence salue gracieusement. — (*and then*) —

Dominique, (tout bas) — Quand César allait au conseil avant ses ministres c'est qu'il ne méditait rien de bon. Moi j'augure des bouleversements de la

punctualité du bonhomme.

L'Inutile entre et salue tout le monde d'un air gai et ouvert.

Le Vénérable. — Maintenant que le conseil est au grand complet, je vais en très-peu de mots expliquer mes vues sur la position actuelle du pays et sur le moyen de ramener les institutions politiques de ma patrie dans leur état normal. D'abord, Philippe roi de Macédoine et père d'Alexandre-le-Grand, car votre Excellence a dû remarquer que j'ai fait de l'histoire mon étude particulière ce dont j'ai chaque jour lieu de me féliciter ; je disais donc que Philippe, roi de Macédoine ; mais avant de procéder il est nécessaire de bien se persuader que l'histoire est le grand livre que doit consulter tout homme d'état ; sans les exemples que l'histoire nous fournit et dont la comparaison a posé les éléments de l'économie politique qui aujourd'hui est une science pour ainsi dire positive, il faut renoncer à briguer des succès en politique ; donc, Philippe de Macédoine
(*Orateur prend une prise.*)

Son Excellence. — Dites moi donc, mon cher Mr. Viger, sincèrement, si les partisans de Molson sont en majorité ou en minorité à Montréal car de là ce me semble doivent partir les fondations des mesures que nous prendrons. Il n'y a pas de milieu ; si le pays, à tort ou à raison, désapprouve la politique du jour, il faut lui céder ; c'est ainsi que je conçois le jeu de la constitution et les dernières instructions que j'ai reçues qui me permettront de revenir un peu sur mes pas afin de ramener un peu l'opinion publique qui aujourd'hui est totalement irritée contre notre position, et on l'a senti en Angleterre.

Le Vénérable. — Eh ? à quels signes peut-on reconnaître que tel soit le cas ! Lorsque les anciens rois de Pologne étaient élus par le peuple on a vu des monarques amenés sur le trône contre toutes les prévisions des hommes d'état d'alors. Qui aurait pensé ensuite que les suédois auraient été chercher à l'étranger et chez un peuple de républicains le roi qui les a gouvernés si long-tems. Eh bien de toutes ces contradictions et de mille autres encore que je pourrais citer je conclus que quoique le peuple du pays tout entier paraisse au premier abord opposé à nos vues, tout esprit non superficiel peut espérer qu'un changement intégral est sur le point de s'opérer et que d'ici à quelques mois peut-être les mêmes hommes qui, égarés aujourd'hui se prononcent contre nous, se jeteront en masse à notre suite.

Son Excellence. — Vous avez bien raison, mon cher Monsieur Viger, mais dans ce moment nous ne pouvons pas balancer, calculer, augurer. Il faut agir. La constitution est là qui nous tient l'épée aux reins et qui dit qu'il faut une session par année ; comment voulez-vous paraître devant le parlement avec un ministère anonyme, sans aucune loi à proposer. Nous irions devant les représentans du peuple seulement pour leur demander de l'argent ? je vous avoue que je ne prévoyais pas que nous serions aussi reculés que cela quand ce Wakefield qui ne revient pas nous aider de ses conseils pour nous tirer du mauvais pas où ses conseils nous ont fourrés, disait qu'une administration forte allait se former. Mon cher Mr. Viger, je suis bien triste.

Le Vénérable. — Moi, votre Excellence, je mets la main sur la conscience comme

Son Excellence un peu impatientée. — Vous nos l'avez déjà dit, mais il ne s'agit pas tout-à-fait de cela mais des personnes que nous allons appeler dans notre conseil ; car il faut absolument un conseil, sans cela je m'en retourne en Angleterre, c'est évident.

Dominique (tout bas.) — Aie ! aie ! il n'est pas venu de bonne heure pour rien.

Son Excellence. — Il me faut un conseil, or je me trouve dans une singulière position. Je ne puis reprendre avec moi les anciens ministres, ce serait un très-trop honteux pour moi ; je ne pourrais jamais supporter après une pareille défaite le regard farouche de Lafontaine, la face honnête de Baldwin, l'œil moqueur d'Arwin.

Dominique.—Sûrement que votre Excellence ne peut reprendre des hommes pareils ; c'est hors de la question, il faudrait que je quitte le conseil !

L'Inutile.—Pourtant vous êtes habitué à vous rencontrer avec des hommes de partis opposés, néanmoins pour le bien du pays.

Dominique.—Oui, oui, tout bien considéré, pour le bien du pays, je pourrais consentir à demeurer en place quoique cela coûtât beaucoup à mes scrupules de travailler encore avec des . . .

L'Inutile.—Pardou, vous ne me comprenez pas, je veux dire que pour le bien du pays il faudrait bien sacrifier votre emploi, car ces hommes-là, voyez-vous, ne voudraient plus marcher de concert avec vous, du moins si je les connais bien.

Dominique Ne répond rien et se mord les lèvres.

Le Vénérable.—Oui pour le bien du pays, l'homme, le vrai citoyen doit être prêt à sacrifier ses idées les plus chères, ses intérêts, son ressentiment même, Thémistocles nous l'a éloquemment enseigné par son sublime . . .

Son Excellence.—Voyons, monsieur l'Inutile, vous qui avez toujours les meilleures idées, qu'allez-vous nous conseiller pour nous tirer du mauvais pas où nous sommes.

L'Inutile.—Je vais parler franchement à votre excellence, mais auparavant j'aîmerais que mon ami Dominique s'absentât vu que j'ai à dire quelque chose qui le touchera de trop près pour . . .

Son Excellence.—Je comprends, Dominique sortez.

Dominique.—Voilà donc comment on me traite après les services de toutes sortes que j'ai rendus ! (tout bas) Je ne sais ce qui me tient d'envoyer ma démission ! (Il sort.)

Son Excellence.—Croit-il que je veux payer les dettes contractées par Sydenham ? Je crois qu'il s'est assez payé lui-même et l'affaire de l'argent des dépenses de mariage me dispense de me marier avec lui (*hi ! hi ! hi ! son Excellence rit autant que son cancer peut le lui permettre.*)

L'Inutile.—Maintenant que nous sommes entre nous je puis parler sans gêne et sans crainte. Je dirai donc, votre Excellence, que c'est le moment ou jamais de frapper un grand coup qui remettra les choses dans le meilleur ordre possible. Il faut pour comprendre comme moi la position où nous nous trouvons tous ensemble la considérer sous un point de vue élevé et impartial. D'abord le pays, égaré sans doute par des hommes qui ont, pour une raison ou pour une autre, fait preuve d'indépendance, considère votre Excellence comme un ennemi de ses libertés, bon ! Mr. Viger que quelques hommes ont maltraité au lieu de se l'attacher, a été forcé de se faire un parti ; les tories ont été assez adroits pour vouloir s'emparer de lui comme une patate de discorde, c'est ce qui a mis le diable aux vaches ; le pays regarde monsieur Viger comme un traître et ses hommes les plus charitables le considèrent comme fou. Le pays a sans doute tort, mais on ne discute pas avec le peuple parceque le peuple voyez-vous ne croit rien aux plus belles protestations ; il ne juge que par des actes et nous n'en avons pas encore pu faire la queue d'un. Il s'agit maintenant de savoir qui doit se sacrifier ou de son Excellence ou du vénérable Monsieur Viger ; car le peuple, lui, ne reculera pas d'un pouce ; c'est inutile de compter là-dessus d'ici à ce qu'on ait fait quelque chose de son goût ; plus on retardera plus il s'entêtera ; vouloir raisonner ou calculer, ou supposer sans agir, c'est vouloir blanchir un nègre, prendre la lune avec les dents, donner du bon sens à un journal de Québec et mille autres entreprises aussi absurdes. Qui cédera donc, de Mr. Viger ou de Son Excellence ? Voici ce que je ferais si j'étais gouverneur . . . mais je ne suis pas gouverneur.

Le Vénérable.—Avez-vous lu mon pamphlet sur la Belgique, oh ! vous ne l'avez pas lu, j'en suis sûr.

Son Excellence. — Monsieur l'Inutile, continuez je vous prie, je goûte assez vos idées, et j'ai idée moi que vous fassiez partie de mon nouveau conseil ; attendez.

L'Inutile. — Merci, votre Excellence ; le pavé est si glissant par ici et je n'ai pas bonne jambe ; nous en parlerons une autre fois. Pour le moment je vais me borner à continuer.

Ici Dominique entr'ouvre la porte pour écouter vu que l'orateur parle plus bas qu'auparavant.

L'Inutile. — Je connais que votre Excellence ne peut rappeler tous les anciens ministres mais pour consacrer le principe qu'ils défendaient on en conserverait un.

Dominique. — (derrière la porte.) — Bon ! il parle pour moi.

L'Inutile. — On prendrait Mr. Morin auquel on donnerait des garanties et qui lui-même en serait une auprès du peuple ; on mettrait sans cérémonie à la porte, et pour montrer qu'on se respecte, l'ami Dominique.

Dominique. — (derrière la porte.) — Oh l'infame !

L'Inutile. — Puis on appellerait avec Mr. Morin, quelques modérés anglais du Haut-Canada, deux ou trois réformistes canadiens-français....

Le Vénérable. — Eh ! mais, voilà justement ce que je pensais, vous avez des idées parfaitement justes.

L'Inutile. — Un moment ce n'est pas tout ; vous verrez que j'ai bien tout prévu, tout calculé. Comme la mauvaise réussite de l'élection de Montréal et la part qu'on suppose que Mr. Viger y a prise ont rendu ce vénérable patriote, suspect même aux yeux de ses plus anciens amis, au point que sa réélection est plus que douteuse, il faudrait que pour le bien du pays il consentît à résigner.

Dominique. — (derrière la porte.) — Que va dire à ça l'histoire romaine !

Le Vénérable. (se levant, furieux) — Vos idées sont absurdes, résigner ! après cinquante ans de travaux pour mon pays, courber mes cheveux blancs comme un vaincu ! mais ce serait avouer que j'ai eu tort ! voilà qui est impossible ! et son Excellence n'y consentirait jamais.

Son Excellence. — Hum ! je goûte infiniment les raisons de Monsieur l'Inutile. Voyons la suite, nous déciderons après.

L'Inutile. — Il faut absolument que le vénérable Mr. Viger se retire un moment des affaires afin d'éviter de plus grands malheurs ; et je suis sûr que le peuple alors l'y appellera d'une seule voix. Il le faut pour sauver son Excellence, il le faut pour sauver le pays.

Le Vénérable. (pleurant.) — Eh ! moi ! moi dans tout cela, on ne parle pas plus de moi, que si je n'étais pas au monde. On met dans la balance quelques écervelés qu'on appelle le peuple et un gouverneur qui nous est arrivé d'hier et qu'on rappellera demain. O Rome ! tu fus toujours ingrate !

Son Excellence. — Messieurs nous avons assez travaillé pour aujourd'hui Monsieur l'Inutile venez dîner avec moi sans cérémonie et j'espère que demain, jour de réception, mon cher Monsieur Viger voudra bien honorer ma table de sa présence.

(*Quoique nous ne soyons pas invités à cette fête, ni vous non plus mes chers lecteurs, avec votre permission j'aurai l'honneur de vous y conduire et vous ne serez pas aux plus mauvaises places.*)